

que je me suis tracé et m'égarer je crois des sentimens que la divine Providence a mis en mon cœur.

J'écris pour mes amis les cultivateurs et surtout pour les jeunes gens. Je croirais mon trouble payé au centuple si, quelquefois au coin du foyer, en tirant une louche, je pouvais égayer la famille et faire pénétrer dans les jeunes cœurs l'amour sacré de notre chère patrie, trop endormi au sein de notre population.

Je dirai les rêves et les sentimens d'admiration qu'ont fait naître dans le cœur d'un jeune homme les beaux paysages de la nature et les différens points de vue de la vie agricole. J'y mêlerai ça et là, comme des pierres précieuses au milieu des fleurs, quelques conseils d'un vieillard aux cheveux blanchis par les ans et qui porte aux jeunes canadiens surtout un amour vraiment paternel.

La culture des fleurs.

En tout état il ne faut pas s'occuper continuellement de choses sérieuses et pratiques; bien peu d'esprits sont assez forts pour supporter pendant des années cet état de choses. L'arc que l'on laisserait bandé viendrait certainement à perdre sa force: comme à l'arc il faut à l'esprit de l'homme du repos et des distractions. Chaque âge, chaque état peut avoir en particulier ses plaisirs et ses amusements. Le vieillard aime à vaguer le passé; l'homme fait se repose dans le présent, et la jeunesse jette dans l'avenir ses joies et ses espérances. Chez l'homme des climats plus chauds que parmi les hommes de profession, il y a des joies et des plaisirs qui partent directement du ciel.

Il est une chose dans les champs que tous affectionnent mais à quoi trop peu s'occupent. Depuis le berceau jusque par de-là la tombe l'homme la trouve sur son passage. C'est la fleur.

Au jour de votre naissance l'on entoure votre berceau de jardiens et de fleurs, enfant encore vous vous amusez à cueillir dans les champs ces plantes aux mille couleurs variées. Jeune homme aujourd'hui vous trouvez dans la fleur l'expression de vos pensées. Si vous avez là dans votre cœur un secret bien cher que vous n'osez confier, une fleur présentée au milieu du silence, reçoit par un long soupir, dévoilera tout et dira mille fois plus que vous n'en auriez dit vous-même. Plus tard quand les chagrins et les amertumes pèseront sur vous, vous trouverez encore dans les parfums de la fleur un adoucissement à vos peines. Et quand votre regard obscurci baissera vers la tombe, quand la fleur flétrie tombera feuille à feuille, vous vous direz: Pour moi aussi bientôt ce beau soleil disparaîtra; et vous vous rappellerez encore avec des larmes les plus beaux jours de votre jeunesse.

Voilà dans ce cimetière, au pied de ce monument funéraire, une jeune femme et un enfant vêtus de noir sont en prière. Partout au-dessus de la tombe croissent des fleurs qui embellissent l'air de leurs parfums; dans les mains de l'enfant quelques violettes qu'il dépose dans un verre d'eau; précieux emblème de ses vertus soutenues par les conseils de sa mère.

C'est une pauvre veuve qui vient tous les soirs prier sur la tombe de son mari. Quelques rayons du soleil couchant percent le feuillage épais d'un saule pleureur, viennent illuminer son visage et ressemblent à des rayons d'espérance partant du ciel et venant se reposer au fond de cette âme affligée. La jeune femme, arrose en partant, les fleurs qu'elle-même a cultivées et s'éloigne le cœur rempli d'espérance.

Depuis le berceau jusqu'à la tombe, la vie est parsemée de malheurs et de déceptions, mais les fleurs que l'homme trouve sur son passage le suivent jusque par de-là le tombeau. Elles ont là près de la pierre funéraire qui disent au passant: ici repose un homme qui fut bien cher à sa famille.

Les fleurs, emblèmes des vertus, les fleurs signe de fête, les fleurs qui parlent si bien aux cœurs; quel doux langage que le langage des fleurs!

Cultivez donc chers amis, cultivez donc les fleurs; quelques centins et un peu de temps dépensés à cela vous procureront durant la belle saison mille et mille douceurs et donneront à vos enfans l'amour de la culture et de la vie des champs. Donnez à vos enfans à chacun un petit morceau de terre à cultiver, et vous verrez que cela ne contribuera pas peu à leur faire aimer la maison paternelle. Sachez par ce moyen exciter leur émigration et récompenser leurs labours.

A. B. C.

Une nouvelle industrie.

M. le Rédacteur,

Il y a quelques mois, je lissais dans votre journal un article annonçant que M. E. Méthot établissait, au Cap Saint-Ignace, une manufacture de laine, pour fabriquer des flanelles, tweeds, étoffes, etc., etc. Cette manufacture est aujourd'hui en pleine opération et commence à livrer au public les prémices de ses produits: je viens d'en recevoir plusieurs beaux échantillons.

Je ne puis rien ajouter aux éloges déjà décernés à M. Méthot pour avoir su, par son énergie, son esprit d'initiative, fonder un établissement industriel destiné à rendre de grands services à la classe agricole; je ne saurais mieux exhorter les cultivateurs à reconnaître les avantages qui leur sont présentés qu'en donnant tout l'encouragement possible à cette industrie naissante; toutefois, au risque de répéter ce qui a déjà été dit, je crois devoir, pour l'utilité et le bien de tous, attirer de nouveau l'attention sur cette louable entreprise.

Il fait plaisir de voir un de nos concitoyens, un des nôtres, contribuer si largement au développement industriel dans la Province de Québec. Cette manufacture ne surgit-elle pas à temps pour remplir une lacune qui se fait sentir au milieu de nous. La main-d'œuvre devient plus chère, au foyer domestique les bras sont plus rares, les produits manufacturiers abondent, et notre étoffe du pays, si chaude, si lainense, si durable, tend à disparaître. La manufacture de M. Méthot généralement encouragée, conservera au milieu de nous notre bonne étoffe du pays. Bien qu'elle sorte de la manufacture, elle n'est pas autre que celle fabriquée au foyer domestique, elle ne lui est pas inférieure. C'est la laine de nos bœufs, sans mélange de coton, soyez en certain, tissée en étoffe d'été et d'hiver selon son épaisseur, et avec un lustre, une variété de patrons, de couleurs propres à satisfaire les goûts les plus délicats. Impossible, avec notre métier domestique, de tisser une étoffe d'un si beau fini, une étoffe dont tout cultivateur fait ses habits de fêtes.

Je connais un nombre de cultivateurs qui depuis quelques années ont l'habitude de faire travailler leurs laines à une manufacture semblable établie à Sherbrooke. Ils croient faire une économie, puisqu'ainsi ils utilisent leurs laines et se dispensent d'acheter chez le marchand des draps, des tweeds souvent inférieurs en qualité aux étoffes qu'ils font faire. Nul doute, que M. Méthot donnera pleine et entière satisfaction aux personnes qui voudront bien l'encourager; il s'est assuré les services d'un homme des plus compétents pour installer ses métiers, en diriger les opérations, et les premiers échantillons nous permettent de l'espérer.

A raison de trente cinq centins de façon et de seize onces de laine, vous aurez une verge d'une belle étoffe d'été; en ajoutant quatre onces de laine vous aurez une chaude étoffe d'hiver: une étoffe à braver tous les froids; c'est donc cinq centins de façon, par verge, à meilleur marché qu'à Sherbrooke. Supposez donc que vous estimiez votre laine à trente ou trente-cinq centins la livre; une verge d'étoffe vous reviendra donc à soixante-cinq ou soixante-dix centins, sans compter que votre laine se trouve employée aux